

POUR UN EVENTUEL CHAPITRE DE L'HISTOIRE DU CHRISTIANISME A MADAGASCAR

par

Jean Louis PETER s.j.

L'ouvrage intitulé *Sacrae Congregationis de Propaganda Fide Memoria rerum*, publié sous la direction de J. Metzler, est une sorte d'histoire des missions catholiques faite à partir des archives romaines du Saint Siège. Les nombreuses notes au bas des pages montrent qu'il existe là une riche documentation qui n'a pas été tellement exploitée, notamment pour Madagascar. Le volume II, qui porte sur le XVIIIème siècle (1700-1815) comporte un chapitre sur les efforts missionnaires en Afrique noire durant cette période. Vers la fin un paragraphe de quatre pages est consacré à Madagascar. Il est question de trois hommes qui, à cette époque, ont séjourné à la Côte Est de l'île, afin d'en évangéliser les habitants : Noël-Alexandre de Noinville du Gléfier, Gabriel du Rocher et François-Marie Halnat. Ils ne sont pas des inconnus. Le volume III, fascicule 1 de l'*Histoire physique, naturelle et politique* de Grandidier, par exemple, les cite, mais uniquement en se référant aux *Mémoires* publiés par les Lazaristes. La source romaine devrait, sans doute, apporter des lumières complémentaires et permettre d'explorer de nouvelles pistes. En voici quelques-unes qui pourraient, me semble-t-il, tenter les chercheurs.

Le paragraphe sur Madagascar de l'ouvrage de Metzler fait ressortir quelque chose d'assez étonnant : c'est le commun optimisme de ces trois hommes qui ont peiné, pourtant sans résultats, en vue de l'évangélisation des habitants de la côte Est. Cela frappe d'autant plus que leurs prédécesseurs du XVIème et XVIIème siècles ne partageaient point leur sentiment. Ont-ils été victimes d'une illusion et pourquoi ? Avaient-ils, au contraire, de sérieuses raisons pour fonder leur espérance et lesquelles ? On peut présumer que les trois documents mentionnés, à savoir : la lettre enthousiaste écrite par Noinville aux Cardinaux de

la Propagande, les plans pour une réouverture de la Mission de Madagascar rédigés, après leur retour en Europe, par du Rocher et Halnat, se laisseraient interroger de ce point de vue et peut-être orienteraient vers d'autres sources.

Quelle que soit la réponse à laquelle, après enquête, on aboutira, ce ne sera pas sans profit. Car, de toute façon, il faudra la justifier. Dans le cas où l'on devrait, de toute évidence, conclure à l'utopie, on en cherchera les fondements. Or, lorsqu'une même illusion se reproduit chez trois hommes, somme toute assez différents, il est peu probable qu'elle ait des causes purement subjectives. Et même cela serait, comment alors expliquer que les hautes instances de l'Eglise s'y soient laissées prendre, au point de confier des tâches aussi importantes à des déséquilibrés ? Dans cette hypothèse extrême, on aboutira au moins à cette conclusion : une utopie missionnaire pouvait passer en ces temps-là pour vraisemblable. Ce qui n'est pas peu de chose pour comprendre la mentalité du monde missionnaire du XVIIIème siècle.

Si, par contre et plus vraisemblablement, l'illusion des missionnaires de Madagascar est celle d'hommes ordinaires et normaux, c'est que, dans la population qu'ils voulaient évangéliser, ils ont perçu ou du moins cru percevoir, des signes prometteurs. L'illusion, alors, ne tient plus que dans une erreur d'interprétation. Mais les signes perçus constituent un document intéressant sur les populations de ce temps et donc susceptible d'enrichir notre connaissance de l'histoire de Madagascar.

Enfin, dans l'hypothèse où nos planificateurs de l'évangélisation auraient vu juste, on serait en droit de parler d'une bonne occasion manquée. Manquée, sans doute, parce que des difficultés extrinsèques ont empêché les réalisations. Lesquelles ?

Dans la conclusion générale à tout le chapitre sur les efforts missionnaires en Afrique Noire, l'auteur suggère de chercher en premier lieu la raison des échecs des essais d'évangélisation de cette époque dans le manque d'indépendance des missionnaires vis-à-vis des puissances coloniales. Voilà qui mérite d'être précisé dans le cas particulier de Madagascar. Il y a là sans doute tout un imbroglio, dont il serait souhaitable de pouvoir démêler les fils. En cette période où l'ancien régime est sur le point de s'écrouler, le fonctionnement des institutions qui réglaient les rapports entre l'Eglise et les puissances séculières à propos des missions doivent, elles aussi, commencer à gripper.

Mais dans le cas particulier de la Mission de Madagascar, il y a, sur ce point, un fait intéressant à noter. La base d'où partent tous les missionnaires, au XVIIIème siècle, c'est Maurice ; alors que ce rôle échoit à la Réunion au siècle suivant. Toutes les tractations, aussi bien avec le gouvernement français qu'avec les responsables ecclésiastiques transitent par l'ancienne Ile de France. D'autre part, il semble que les missionnaires de Madagascar n'y trouvent guère de soutien ni du côté du clergé ni de celui de la fonction publique. Au siècle suivant, par contre, alors que dans l'Ile sœur, l'Etat crée plutôt des difficultés à l'Eglise locale, celle-ci, non seulement encourage et soutient les missionnaires de Madagascar, mais elle y engage personnellement plusieurs de ses plus hauts

dignitaires ecclésiastiques : Henri de Solages, Dalmond, Monnet. Pour corser le problème, on pourrait l'énoncer en ces termes : le comportement des deux Iles, à un siècle d'intervalle, ne prouve-t-il pas qu'un Etat laïc et anticlérical favorise davantage l'essor missionnaire qu'un régime calotin ?

L'importance que prennent, au XVIIIème siècle, les questions de juridiction, invite à se demander : comment en est-on arrivé là ? Car au temps où S. Vincent de Paul envoyait ses premiers missionnaires à Madagascar, on ne semble guère s'être préoccupé de ces questions. Et lorsque, après la mort du Saint, M. Alméras, son successeur, demande pour M. Etienne les pouvoirs de préfet apostolique de Madagascar, cela paraît se faire dans des circonstances assez curieuse et sans que cela dût s'imposer de façon urgente comme ce fut le cas au siècle suivant.

S'interroger au sujet de l'influence de l'idéologie de l'époque sur le comportement des missionnaires serait aussi d'un grand intérêt. Les grands thèmes du XVIIIème siècle : le discrédit de la métaphysique en faveur de la science, la mode de la littérature exotique qui favorise, en particulier, la lecture des *Lettres édifiantes et curieuses*, l'optimisme par rapport à la nature humaine qui se traduit, par exemple dans le concept du « bon sauvage », ont-ils atteint nos missionnaires de Madagascar ? Une lecture de leurs écrits, surtout de ceux qui ont trait aux mœurs des indigènes, devrait être éclairante.

Mais comme les missionnaires de ces temps-là sont jetés dans un milieu qui leur est doublement étranger, — les mœurs des colons ne leur sont pas plus familières que celles des autochtones, — il parlent des uns et des autres. Ce qu'ils nous apprennent ainsi constitue une source précieuse pour l'étude de l'acculturation des populations côtières.

L'exploitation des documents de la Congrégation de la Propagande concernant les missions de Madagascar au XVIIIème siècle amènera certainement à se poser encore de nombreuses autres questions. Ainsi l'histoire générale des missions y gagnera. Mais, tout autant l'histoire de Madagascar, puisque ces textes nous ramènent à une période pour laquelle les renseignements ne sont pas trop excessifs et concernent un territoire, celui des Betsimisaraka, qui ne manque pas d'intérêt.



TRADUCTION
Efforts missionnaires en Afrique noire (au XVIIIème siècle) *

5. — MADAGASCAR

Les deux derniers Lazaristes quittèrent Madagascar avec les colons français qui avaient subi le soulèvement des Malgaches en 1674. Madagascar resta pendant près de soixante ans sans missionnaires. Fin 1733, Noël-Alexandre de Noinville du Glefier se met à la disposition de la Propagande en vue de réouvrir la mission dans l'île. Jadis, membre des Missions Etrangères de Paris, il fut en Chine, avait, lors de son retour, visité Maurice, quitté la société missionnaire et s'était rendu à Rome comme prêtre séculier. Les cardinaux acquiescèrent à son projet et le nommèrent, le 8 février 1734, préfet de la mission de Madagascar. Celle-ci fut ainsi confiée aux prêtres séculiers. Noinville avait également gagné à ses vues plusieurs prêtres diocésains de France. Le Nonce devait leur accorder, au nom de la Propagande, les facultés réservées aux missionnaires. Il avait pour cela reçu de la Congrégation romaine des formulaires en blanc (1). Pourtant lorsque, en novembre 1734, Noinville se mit en route, il se trouva seul avec seulement Henry Jordan, un prêtre séculier Irlandais du diocèse d'Achonry, un clerc sur le point d'être ordonné prêtre et un serviteur. Le 5 octobre 1735, il signale son arrivée à Maurice. Là, Jordan l'abandonne pour se mettre au service d'une compagnie de commerce.

Noinville continua son voyage vers Madagascar avec les deux restants. Le chef de tribu Baldrige d'Antongil sur la côte Est, — les Français y avaient encore un petit établissement commercial, — tenait à avoir de bonnes relations avec les Blancs et reçut fort amicalement les missionnaires. Le 1er février 1736, Noinville écrit à Rome au cardinal Préfet de la Propagande une lettre pleine d'enthousiasme. Jamais encore il n'aurait rencontré parmi les incroyants de si bonnes dispositions pour accueillir le christianisme. Si l'on mettait à sa disposition les moyens nécessaires, en un bref délai, toute l'île serait chrétienne ! Et comme Madagascar est proche de l'Inde, à partir de cette base on pourrait alors christianiser aussi ce pays-là. Avant tout et de toute urgence, un plus grand nombre de missionnaires devront être envoyés. Sans doute, y a-t-il le danger d'être empoisonné par les idolâtres. Ses deux compagnons, le clerc et le serviteur, craignaient de l'être et se sont retirés. Mais le chef de tribu est très bien disposé à son égard (2). Avant que cette lettre ne parvint à Rome, Noinville, après quatre mois de travail à Madagascar, tomba gravement malade. Un bateau qui, par hasard, mouilla dans ces parages, l'emmena à Maurice où, six jours

* in : METZLER, J.o.m.l., éditeur

Sacrae congregationis de propaganda fide memoria rerum. 350 ans au service des Missions 1622-1972. Vol. II 1700-1815, Rome-Freiburg, Herder, 1972, 1235 p. + index. Madagascar, pp. 925-930, avec résumé en italien.

(1) SC Africa : Isole... vol. 1 f. 56r, 66r. Dans une instruction, il est recommandé au Nonce de veiller au bon choix des missionnaires et de leur recommander qu'en cas de problèmes ou difficultés, ils ne devront pas s'adresser aux « docteurs ou aux universités », mais directement à la Congrégation romaine. Istruzioni vol. 3 f. 69f - 70r.

(2) SC Africa : Isole... vol. 1 f. 83r - 84v.

après son arrivée, il mourut. Les Lazaristes soupçonnèrent qu'il avait été empoisonné. De nouveau Madagascar fut sans missionnaires.

Une nouvelle initiative en vue de reprendre la Mission de Madagascar vint, en 1773, du Lazariste Philippe-Albert Caulier. Durant vingt deux ans, il travailla à Maurice et s'y était spécialement consacré aux esclaves malgaches. Il apprit si bien leur langue qu'il put composer une grammaire et un vocabulaire (3). Revenu en France, il écrivit à l'adresse de son Supérieur général un mémoire dans lequel il présente un « plan pour la fondation d'une solide et peu onéreuse mission à Madagascar » (4).

Au même moment, le gouvernement français envisageait une nouvelle fondation coloniale à Madagascar. Le ministre de la Marine demanda au supérieur général des Lazaristes deux Pères pour cette entreprise (5). Gabriel du Rocher, déjà connu pour son travail missionnaire à Loango, — en 1773, il devint Lazariste, — fut nommé supérieur de la Mission. Rome (SC de la Propagande) le nomma préfet de la Mission et l'Archevêque de Paris le prit comme vicaire général pour Madagascar. Avec trois autres Lazaristes, il se rendit à Maurice. C'est là qu'il rencontra les premiers obstacles (6). L'entreprise coloniale française échoua. Ses trois compagnons perdirent courage et n'osèrent pas se rendre à Madagascar sans être assurés de la protection politique de la puissance coloniale. Du Rocher voulut au moins entreprendre une reconnaissance de l'île. Il y avait encore, à cette époque, une trentaine de soldats français à Antongil, sous le commandement du noble Polonais de Beniowski. Du Rocher fit connaissance d'une Malgache apparentée à des chefs de tribus de l'île et qui faisait du commerce avec les Français. Avec elle et des commerçants français, il se rendit à Madagascar. La Malgache le mit en rapport avec les chefs locaux. Du Rocher commença ainsi à soigner les malades et par ce fait gagna la confiance des gens. Quand c'était possible, il faisait du catéchisme et baptisa même quelque enfants. Mais il était lié au bateau de commerce français qui l'avait amené et qui mouillait tantôt ici tantôt là sans jamais séjourner plus d'une semaine à un même endroit. A Fort-Dauphin, du Rocher visita l'endroit où, il y a plus d'un siècle, s'élevait l'église de la Mission et où les missionnaires de ce temps-là avaient trouvé leur dernière demeure. Le chef de tribu, qu'il avait guéri, lui fit, en signe de reconnaissance, cadeau d'un terrain pour construire une station missionnaire. Du Rocher resta six mois à Fort-Dauphin.

Après un total d'un an d'activité à Madagascar, il retourne à Maurice, sur, soi-disant, ordre de son supérieur général. Les cardinaux de Rome ne furent absolument pas d'accord au sujet de ce revirement. Ils s'étaient attendu à ce que du Rocher serait resté à Madagascar et étaient convaincu que d'autres Lazaristes l'auraient suivi. Ils ignoraient visiblement les dessous politiques qui motivèrent l'abandon de la mission. Le ministère français des colonies s'était vexé du fait que les Lazaristes avaient accepté et reçu la charge de la fondation de la mission, ainsi que les facultés missionnaires directement de Rome et non de lui. Aussi refusa-t-il aux missionnaires toute protection militaire. Le gouverneur de Maurice alla même jusqu'à proclamer que les facultés accordées par Rome étaient invalides. Ce n'est que plus tard que les cardinaux tinrent compte de ce contexte (7).

(3) BM XVII n. 6257.

(4) BM XVII n. 6302.

(5) BM XVII n. 6318.

(6) cf. à ce sujet les lettres de Du Rocher citées in BM XVII, n. 6318 et 6339.

(7) Acta vol. 154 (1784) f. 350r - 375r ; vol. 155 (1785) f. 141r - 175r.

Entretiens, du Rocher prépara une nouvelle entreprise missionnaire sur Madagascar. Il fit faire une nouvelle édition du catéchisme de Flacourt qui avait été imprimé par la congrégation en 1780. La nouvelle édition parut en 1785 (8). A la prière de la Propagande, il envoya trois jeunes Malgaches à son collège de Rome. Il élaborait un nouveau projet de mission qu'il soumit aux cardinaux. Par-dessus tout serait important, écrivait-il, que soit établie une maison autonome comme base pour la mission de Madagascar. Ainsi les Pères travaillant aux Mascareignes n'auraient sur elle aucune autorité et ne pourraient pas, comme cela était jadis arrivé, détourner de leur dessein les Pères destinés à Madagascar. Il vaudrait même mieux établir cette résidence au Cap de Bonne Espérance. Il indiquait les endroits à Madagascar où il faudrait d'abord fonder une mission. A Tamatave, on devrait créer une école de catéchistes, que l'on pourrait, dans la suite, transformer en séminaire pour le clergé local. Du Rocher était très optimiste quant à la formation de prêtres malgaches. Il proposait aussi de faire pression sur le gouvernement français, afin que celui-ci n'envoie à Madagascar que des soldats et des colons humainement et religieusement exemplaires. Ils donneraient aux autochtones un bon exemple de vie chrétienne. Quelques missionnaires se consacraient particulièrement au ministère auprès de ces émigrants blancs (9). A vrai dire, il aurait préféré une mission libre de tout lien politique et colonial.

Déjà le 17 mai 1784, les cardinaux avaient décidé de rouvrir la mission de Madagascar et de la céder aux Lazaristes. Du Rocher fut pressenti comme préfet. La propagande était prête à fournir une aide financière extraordinaire (10). Mais les cardinaux savaient que tous les Lazaristes ne partageaient pas l'enthousiasme de Du Rocher. Même le supérieur général tergiversait, bien que du Rocher lui avait proposé d'abandonner plutôt la Chine que Madagascar. Quand tous les problèmes semblaient résolus, que même le roi de France montrait un certain intérêt à la réouverture de la mission et était prêt à un soutien financier, apparut une nouvelle difficulté : celle de sa dépendance juridique. Les cardinaux voulurent de toute façon empêcher que la nouvelle mission soit soumise à la préfecture de Maurice, puisque cela aurait signifié une extension de la juridiction de l'Archevêque de Paris. C'est pourquoi ils proposèrent d'ériger une mission toute nouvelle, indépendante et de Maurice et de Paris (11). Ils furent obligés de laisser tomber ce plan, par égard pour le roi de France. Le ministre de la Marine de Castries trouva un compromis : le supérieur de Maurice devrait être en même temps nommé par la Propagande, préfet apostolique de Madagascar (12). Le Lazariste Charles-Joseph Darthé fut affecté à ce double poste. Pour les Mascareignes, il reçut la juridiction de l'Archevêque de Paris, pour Madagascar, de la Propagande. Du Rocher fut nommé vice-préfet pour Madagascar. Il reçut deux Lazaristes comme compagnon. François-Marie Halmat, l'un d'eux, se rendit en mars 1791, avec un prêtre malgache qui avait été formé à Rome, à Madagascar. Mais avant qu'ils ne purent vraiment entre-

(8) BM XVII n. 6564 ; cf. n. 6257 et 6379.

(9) Acta vol. 155 (1785) f. 177r - 181v.

(10) Acta vol. 154 (1784) f. 350r - 275r ; Lettère vol. 244 f. 630v - 633v (Lettre du 7 juillet 1784 au Nonce à Paris).

(11) Lettère vol. 248 f. 214r - 216v, 359r - 363v (Lettre du 3 mai et du 28 juin 1786 à la Nonciature à Paris).

(12) Lettère vol. 250 f. 153r - 154v (Lettre du 21 mars 1787 à la Nonciature à Paris) ; cf. Acta vol. 157 (1787) f. 47r - 49r.

prendre leur activité, se firent sentir les effets de la Révolution française. Au mois de décembre de la même année, Halnat retourna à Maurice, d'où il fut renvoyé en Europe en mars 1793.

De retour en Europe, Halnat écrit un mémoire sur sa courte activité à Madagascar. Il y examine les raisons de l'échec des tentatives missionnaires jusqu'à présent et soumet aux cardinaux de la Propagande de nouveaux plans (13). C'est sans doute la raison pour laquelle la Propagande transférera la mission de Madagascar à la « Société de la foi de Jésus », à laquelle Halnat s'était agrégé (14). Cependant, cette mesure n'eut aucune suite pour Madagascar (15).

CONCLUSION POUR TOUTE L'AFRIQUE NOIRE

Si, pour conclure, nous nous demandons pour quelles raisons les efforts de la Propagande afin de sauver et revivifier les missions en Afrique noire au XVIIIème siècle, n'ont pas produit de meilleurs résultats, — elles ont plutôt froilé la paralysie totale, — il faut en accuser, en premier lieu, l'étroit lien entre les missions et les puissances coloniales. La Propagande n'avait pas encore été capable, à cette époque là d'en affranchir les missions. Les cardinaux se voyaient contraints à de multiples égards. Ils étaient conscients qu'ils ne pouvaient envoyer des missionnaires en Afrique sans la protection des puissances politiques. Ils étaient condamnés à compter sur leur aide financière, du fait qu'ils n'étaient pas capables de fournir eux-mêmes des moyens matériels convenables. Il est toutefois étonnant de constater, en comparant avec ce qui se faisait pour d'autres territoires, combien la mission d'Afrique a été traitée en parent pauvre. Ces deux faits expliquent aussi le bouleversant manque de personnel dont souffrit et en fin de compte périt aux XVIIIème siècle la mission africaine.

Les puissances coloniales n'étaient pas disposées à laisser venir dans les territoires auxquels elles s'intéressaient des missionnaires de n'importe quelle nationalité. La Congrégation de la Propagande, de son côté, calculait, supputait les frais que causerait chaque envoi de missionnaires. On s'étonne alors que la Sacrée Congrégation n'ait pas promu avec plus d'énergie et de suite dans les idées la formation de prêtres africains. Sans doute, dans les premières décennies du siècle, réclamait-elle, — sans résultat, comme nous l'avons vu, — l'érection d'un séminaire pour les Congolais à Loando et fit-elle venir plus tard des Malgaches à Rome en vue de leurs études, mais, en dehors de là, on n'entend en rien parler de la formation d'un solide clergé africain.

Des questions qui, aujourd'hui, nous paraissent secondaires, comme l'octroi des facultés et la dépendance juridictionnelle, apparurent à la Propagande comme plus importantes que les grands problèmes missionnaires. Ainsi ne pouvaient pas naître de nouvelles et grandioses initiatives missionnaires, dont l'Afrique aurait tant eu besoin. La construction d'une organisation ecclésiastique africaine, capable de se développer par elle-même, fut complètement négligée. Personne ne songeait à la si nécessaire préparation des missionnaires d'Afrique à leur lourde tâche.

(13) SC Africa : Isole... vol. 1 f. 251r - 264v.

(14) Décret du 1 Février 1798 : *ibid.* f. 267r (publié in : J. Rommerskirchen OMI, *Die Afrikamission*, p. 162). — Sur Halnat et son destin ultérieur cf. F. Combaluzier, in : NZM X (Schöneck 1954) pp. 208-223, 264-278.

(15) Sur le destin des trois étudiants malgaches à Rome cf. J. Rommerskirchen OMI, l.c. pp. 156-157. Aucun d'eux ne parvint au but.